

# **LA FALAISE**

*Proposé par*  
**Gisèle Bradley**

*Collectif des Chatouille Muses*

Dans le cadre de la VII<sup>e</sup> course à relais des  
*Collectifs d'écriture*  
*de récits virtuels de l'Outaouais*  
*(CERVO)*

2 février 2018

Marie a quitté la ville il y a plus d'un an. Exit le bruit, le trafic, la course à la performance, le superficiel, le chacun pour soi et le m'as-tu-vu. Fini, les interminables soirées au restaurant ou au dernier bar branché où amis et collègues vous racontent leurs déboires de citadins minés par le stress. Ce maelstrom de faussetés et de dérisions qu'était devenue sa vie a eu raison de son équilibre. Un an de thérapie plus tard, Marie a tout vendu, dit au revoir aux amis, adieu aux collègues et, un bon matin, sans remord et sans regret, a rompu avec le tumulte de la vie urbaine.

Aujourd'hui, Marie coule des jours heureux dans un petit village côtier dont la vie est rythmée par les humeurs de la mer. Là où le temps semble s'être arrêté et vous condamne au bonheur tranquille. L'infamale cadence de la ville a fait place au va-et-vient silencieux des pêcheurs qui s'affairent dans ce petit port du bout du monde. Pour rien au monde, elle ne reprendrait sa vie d'avant. Les villageois l'ont accueilli simplement, sans surprise et sans question, plus préoccupés par la routine des jours que par le jugement de l'autre. Ici, le voyageur ne s'arrête pas et, pour cette raison, Marie est venue et est restée.

Pour ce bourg paisible aux jolies maisons couleurs de bord de mer avec ses rues étroites, tantôt pavées, tantôt de terre, qui ont toutes en commun de vous mener vers la baille. Pour ces gens qui y habitent, leur simplicité, leur authenticité, leur discrétion. Pour Laurence, qui tient le seul magasin de la place et qui est devenue son amie. Laurence, qui lui a suggéré un jour de prendre le sentier du littoral pour découvrir la côte. 'Je crois que tu vas aimer' lui avait-elle dit, et de lui raconter, qu'autrefois, à une époque où l'on ne se déplaçait qu'à pied ou à cheval, ce sentier était fort achalandé. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'une trace et peu de gens s'y aventure. Avec les indications de Laurence, Marie l'a trouvé et ne cesse, depuis, de remercier son amie de lui avoir révélé ce secret bien gardé.

Par la voie secrète de ce petit chemin, elle a découvert un littoral entièrement façonné par des escarpements d'une hauteur vertigineuse. Une muraille de pierre blanche sublimée par le vert tendre de l'herbe rase qui coiffe son plateau. Du large, ces kilomètres de rempart naturel fait de strates de roche plus que millénaire offre un fascinant spectacle. Au fil de ses randonnées, Marie y a trouvé une faune et une flore étonnement variée. Souvent, le sente est callé dans un creux à l'abri des vents marins et est bordé par des herbes si hautes que l'on en perd sa trace. Jusqu'à présent, elle avait toujours réussi à le retracer en dégagant la végétation récalcitrante. Mais, il y a quelques jours, elle s'était rendu à l'évidence; impossible d'aller plus loin. La déception de cette fin abrupte avait toutefois été vite remplacée par l'excitation de découvrir, à cet endroit précis, le début d'un imposant cap rocheux qui s'avance vers la mer tel la proue d'un navire. Une immense falaise de roc dont le nez fend l'air comme un éperon menaçant. De la pointe, il devait y avoir une vue imprenable. À regret, Marie avait abandonné l'idée d'y grimper en raison de l'heure tardive. Elle reviendrait.

À son retour, la réponse de Laurence à ses questions l'avait plutôt amusée. 'T'es allé jusqu'à la falaise ? Méfies-toi, apparemment, sa beauté cache des pièges. Elle a jadis été le sujet de nombreuses histoires de disparition.' Aujourd'hui, l'endroit était déserté et on avait oublié ces légendes.

Ce matin, Marie est bien décidée à y retourner. Dans son sac à dos, un repas énergisant pour ce midi, des vêtements chauds et une couverture pour pique-niquer. Ah oui, son téléphone, quand même, on ne sait jamais. Elle s'arrête au magasin pour saluer Laurence et promet de lui donner un compte-rendu de sa petite expédition.

Après plus d'une heure de marche, elle y arrive enfin. La falaise accuse un sérieux dénivelé qui lui impose une lente montée. Elle avance avec prudence sur la surface rocailleuse. Parfois, de fortes rafales de vent la secoue et l'oblige à s'accroupir. À ce niveau, il n'y a plus de végétation, sauf un

buisson à quelques mètres sur sa droite. Elle n'ira pas plus loin mais, déjà, le point de vue est magnifique. Devant elle, l'immensité de la mer. Le cap est tellement avancé dans les flots que les vagues viennent se perdre sur ses flans dans un fracas incessant. Les embruns en remontent et se posent en fine bruine sur sa figure. De ce promontoire, on peut voir la partie ouest de la côte qui s'allonge à l'infini. À certains endroits, de petites plages de sable gris surgissent au pied des escarpements. Des plages désertes. Pas de maison, pas de village, pas d'âme qui vive. Qu'un environnement sauvage qui laisse peu de place aux activités humaines. L'espace d'un moment, Marie se croit seule au monde.

Quelle heure est-il ? Midi. Elle doit mettre un terme à sa contemplation et rebrousser chemin. Dans sa descente, elle remarque à nouveau ce buisson qui se dresse en solitaire sur ce désert de roche. À sa base, un monticule de pierres qui semble avoir été dressé par la main de l'homme. Par curiosité, elle s'en approche et frappe l'amoncellement du pied. Aussitôt, tout s'écroule. Le sol se dérobe sous ses pieds et, avant de pouvoir réagir, elle se sent disparaître dans les entrailles de la falaise. Son corps est aspiré vers le bas et glisse dans ce qui semble être un étroit tunnel. Une multitude de petites pierres l'accompagnent dans sa descente et l'assaillent de toute part. La friction déchire ses vêtements et lui arrache la peau. Elle essaie tant bien que mal de se protéger la tête avec les bras. Elle ne peut plus respirer. Au moment même où l'horreur de mourir asphyxiée lui traverse l'esprit, elle sent l'espace s'agrandir autour d'elle, son corps est projeté au fond d'une cavité rocheuse et tout s'arrête.

Marie est allongée au sol, choquée et confuse. Un épais nuage de poussière tourbillonne encore autour d'elle. Sa bouche est remplie d'une boue granuleuse qui lui donne la nausée. Elle crache et tousse mais une douleur vive à la poitrine l'étrangle. Ne plus bouger, elle a trop mal. Une improbable brise assainie peu à peu l'air. Marie devine la lumière du jour sous ses paupières. Ouvrir les yeux. Il faut ouvrir les yeux pour rester en vie. Un frisson la traverse. Il fait froid. Elle n'a pas réussi à ouvrir les yeux. Au loin, le bruit des vagues comme une berceuse. Dormir pour oublier la souffrance. Marie glisse lentement vers le sommeil.

## **Épisode 2 – Sophie Martin**

Quand elle se réveille, Marie n'a étrangement plus mal nulle part. Elle se tâte doucement la poitrine et s'étire les membres : aucune douleur. Ses mains ont perdu toute trace d'égratignure. Depuis combien de temps est-elle ici ? Elle regarde sa montre : midi quinze. Elle regarde son téléphone – 16 septembre. Quinze minutes...

Remerciant copieusement son ange gardien, Marie regarde autour d'elle pour prendre ses repères. Le glissement de terrain a formé un amas de roches qui ne semble pas impraticable. Elle se lève tranquillement, prenant soin de mettre graduellement du poids sur ses jambes éventuellement flageolantes. Elle n'a même pas de nausée en se dressant sur ses pieds : elle n'a rien, tout va bien ! Elle avance lentement vers l'amoncellement de pierres. Si elle peut le gravir, elle réussira à se sortir du trou.

La terre et la roche semblent s'être bien compactées. C'est donc gravissable. Ne voulant pas passer une seconde de plus dans ce trou, elle retourne prendre son sac. Puis, elle se ravise. Et si c'était dangereux ? Et si l'amoncellement de terre et de roche n'était pas aussi solide qu'il en avait l'air et qu'elle finissait ensevelie ? Elle ne s'en tirerait pas aussi bien une seconde fois. Aussi bien appeler les secours. Elle reprend son téléphone et compose le 911. Pas de tonalité. Laurence ? Pas plus. Marie regarde son téléphone et se rend à l'évidence : il n'y a pas de service quand on se trouve dans le ventre de la terre. Elle devra entreprendre l'escalade de la pente rocheuse. Autant profiter de la lumière du midi pour monter, dans ce cas.

Sur les genoux et les mains, Marie amorce la montée. Rien ne bouge, ni ne menace de bouger. Au bout d'un certain temps, elle se lève debout, se sentant plus en confiance. Elle avance pas à pas, l'œil fixé sur ses pieds. Elle ne regarde pas autour d'elle de peur que le vertige la prenne. Au bout d'un certain temps, elle se rend compte que le bout du tunnel se rapproche. La lumière est de plus en plus vive. Elle va s'en sortir!

De peine et de misère, elle se hisse du haut d'une muraille de terre et de roches, puis ses genoux retrouvent la sensation du gazon. Elle s'éloigne du trou béant, puis s'effondre par terre, secouée de profonds sanglots. Il s'en est fallu de peu pour qu'elle y reste à jamais. Écrasée par une chape de fatigue, Marie n'a soudainement plus qu'une envie : rentrer chez elle. Elle recompose le 911. Toujours pas de tonalité. Même pas de service. Non, mais quelle poisse!

Découragée, elle prend le trajet du retour. Le sentier lui semble étrangement différent, mais le traumatisme qu'elle vient de vivre a peut-être bousillé sa perception. Elle ne peut toutefois s'empêcher de sentir un malaise. Les poils de ses bras et de sa nuque sont légèrement hérissés. Elle a beau n'avoir fait le sentier qu'une fois, elle le sait – quelque chose n'est clairement pas normal.

C'est alors qu'elle voit une cabane dans un détour du sentier. « Ok, ça, c'est nouveau... » Sa curiosité l'emportant sur son malaise, elle décide d'aller explorer. La cabane est faite de bois gris et entourée d'une clôture de bois simple. Elle a une petite cheminée qui laisse échapper un filet de fumée blanche. Elle est donc habitée?

Marie s'approche lentement de la clôture, où un beau cheval de bât vient l'accueillir. Elle n'a jamais vu de cheval aussi énorme de sa vie. L'animal hennit doucement, aucunement intimidé par cette intruse. C'est alors qu'une voix profonde mais enjouée retentit :

- Qu'est-ce qu'y se passe donc, mon Norbert?

Du coin arrière de la maison surgit au même moment une énorme pièce d'homme vêtu d'un pantalon-bretelles avec chemise à carreaux ayant connu de meilleurs jours. Remarquant Marie, il s'exclame :

- Eh ben, quel bon vent vous amène? C'est que c'est généralement pas très passant par ici...
- Euh, je tente de retourner au village, mais je pense m'être trompée de chemin.
- Vous vous êtes perdue? Entrez, j'ai du bon thé chaud à l'intérieur. Après, je vais vous raccompagner avec Norbert. Vous n'êtes pas sur le bon chemin du tout!
- Ah? Mais pourtant, je suis venue du village à partir de ce sentier.
- M'étonnerait, mais bon... Allez-y entrez, asseyez-vous. Je vous suis.

Marie ne sait pas si elle devrait entrer, mais l'homme lui semble très affable. Très jeune aussi, à bien y penser. Comme elle se sent encore un peu frigorifiée, l'idée d'un bon thé chaud la réjouit immensément. Elle pénètre donc dans la petite maison.

À l'intérieur, tout est très, très rustique. Même pas de télévision ou de radio, mais une petite bibliothèque garnie d'une dizaine de livres. Un journal traîne sur la table. N'ayant rien d'autre chose à faire qu'attendre, Marie le tire vers elle et commence à le feuilleter. Automatiquement, les yeux de Marie se portent sur la date...

Le 16 septembre 1916... Quoi?!

Sur ces entrefaites, l'homme entre dans la cabane et s'exclame, rempli de fierté :

- Ah vous savez lire, vous aussi? J'achetais pas le journal avant, mais depuis que mon frère s'est embarqué en juin, je veux tout savoir ce qui se passe. J'étais trop jeune pour aller avec... Ça, c'est l'édition de ce matin. Je l'ai pas encore lue.

Marie sent tout son corps mollir... Mais qu'est-ce que cette charade? Le jeune homme est soudainement derrière elle, à la tenir doucement par les épaules pour l'empêcher de tomber.

- Ne vous en faites pas, Madame, vous n'êtes pas ma première voyageuse du futur. Tout va bien aller.

### Épisode 3 – Robert Lalande

- Mais lâchez moi Monsieur! s'écrie-t-elle en se levant d'un bond. Ne me prenez pas pour une imbécile. Les voyages dans le temps c'est bon pour le cinéma et la télé. Je veux retourner au village tout de suite.
- Holà, holà ma bonne dame. Calmez-vous! Je me demande bien ce que vous avez toutes, les dames du futur, à vous emporter ainsi. Vous avez passé la « porte » et vous êtes maintenant en 1916. Pourquoi? Ne me le demandez pas. Je n'ai pas la réponse. Et je vous préviens, la porte de retour n'existe pas; ou du moins personne ne l'a encore trouvée. Peut-être trouverez vous des gens de votre époque une fois que vous serez au village. Ciel, pourquoi dieu m'envoie-t-il ces détraquées du futur? Assoyez-vous. Je vous prépare un bon thé. Cela vous calmera et on pourra discuter plus tranquillement.

Pendant que l'homme prépare le thé, Marie observe la maison. Elle cherche désespérément un détail qui la raccrocherait à son siècle. Rien. Chose certaine, c'est une vieille maison dont les planches sont sèches, usées. Il y a longtemps que cette « cabane » n'a pas été entretenue, pense-t-elle. Et il n'y a rien autour. Pas de potager, pas de bâtiments de ferme pouvant abriter des animaux. Que ce petit lot de terre boisé à flanc de montagne. Et cet énorme cheval.

S'habituant à la pénombre de la maison, elle remarque une épaisse poussière çà et là derrière un vieux vaisselier chancelant, en-dessous du vieux poêle à bois, dans les recoins de la bibliothèque contenant les livres. Et puis, de nombreux fils d'araignées oubliés dans les coins et au plafond. Comment cet homme fait-il pour vivre dans un endroit aussi crasseux? Pourtant ses vêtements, bien que vieillots et usés, sont tout à fait propres.

Tout cela lui semble fort étrange. Comme si les choses ne collent pas. Elle se demande alors si tout cela ne serait qu'une mauvaise mise en scène. Mais dans quel but? C'est alors qu'elle se rappelle les propos de son amie Laurence au sujet de vieilles histoires de disparition. Elle regrette maintenant de ne pas avoir posé plus de questions à ce moment-là. Est-ce possible que...? Elle sent alors son estomac se crispier d'anxiété. Il lui faut absolument sortir de cette maison.

Heureusement, l'homme a laissée la porte entrebâillée en rentrant. Pendant qu'il s'affaire autour de la bouilloire sifflante, elle prend son sac à dos et se dirige le plus discrètement possible vers la sortie. En ouvrant la porte, elle fait alors semblant de toussoter et de renifler.

- Ouf! La fumée de votre poêle et la poussière...mes allergies. J'ai besoin de prendre l'air.

Puis elle se précipite à l'extérieur. À grandes enjambées, elle retrouve le sentier qui l'a conduite à cette étrange maison. Avant même de s'y engager, elle entend le jeune homme jurer à pleins poumons. Jetant un regard rapide vers l'arrière, elle le voit sortir, carabine en main. Maintenant terrorisée, elle s'élanche dans le sentier cahoteux, trébuchant par endroits. L'homme disparaît dans les détours du sentier mais elle l'entend approcher rapidement.

D'instinct, elle bifurque subitement vers sa droite pour se faufiler dans les hautes herbes qui jalonnent le sentier. Une fois hors de vue, elle ralentit le pas pour éviter de faire du bruit et se penche pour mieux dissimuler sa silhouette. Elle arrête un instant pour écouter en silence. Les pas de l'homme s'approchent et dépassent sa position. Elle poursuit alors sa route lentement et en silence pour éviter d'être repérée. Puis, au loin, elle entend d'autres jurons. Un coup de fusil et encore d'autres jurons.

Affolée, elle se jette par terre et rampe péniblement au pied des herbes qui se densifient rapidement. Après de longues minutes, elle devine un éclairci derrière une touffe de grandes herbes. Toujours à plat ventre contre terre, elle écarte délicatement les herbes pour voir ce qui se cache derrière. La mer est là, juste en face. À gauche, la falaise. Et un peu plus bas, à droite, un sentier. Elle reconnaît le paysage cette fois-ci. C'est bien le sentier qui la ramènera au village.

Au même moment, elle entend un vrombissement familier loin au-dessus de sa tête. Il s'accroît d'instant en instant. Se retournant sur elle-même elle aperçoit soudain, très haut dans le ciel, la trainée familière de poudre blanche d'un avion de ligne en route à vive allure vers une destination inconnue. Elle a maintenant sa confirmation. Ces gros avions de ligne n'existaient pas en 1916.

## Épisode 4 – JoHanne Verrier

Oui, elle en est certaine maintenant, elle ne se trouve pas en 1916 ...

- Allez, bon courage, se dit-elle, et marchons jusqu'au village.

D'un pas rapide elle marche pour une bonne heure, toujours très encouragée à retrouver ses repères. Elle réalise qu'elle se trouve de l'autre côté de cette immense falaise de roc dont le nez fend encore l'air comme un éperon menaçant, « déjà vu » se dit-elle. Mais cette fois-ci elle sait bien ce qui se trouve derrière ... mais pour l'instant elle rêve seulement de retrouver son lit et se reposer ... une bonne nuit de sommeil devrait la remettre sur pied.

Le lendemain matin, presque remise de ses émotions, elle prend les nouvelles sur son téléphone et voilà une autre surprise, nous sommes maintenant le 27 septembre 2018, hummm ... quelques jours se sont écoulés depuis son retour à la civilisation, du moins c'est ce qu'elle croyait.

Elle se rend donc au magasin général, chez son amie Laurence pour lui raconter ce qui lui arrive.

- Ah bonjour Marie, s'exclame Laurence en voyant son amie entrer. Comment s'est passée ta randonnée, ça t'a pris du temps à venir me raconter ... tu sais, ça fait plusieurs jours que je m'inquiète, j'essayais de te rejoindre sur ton téléphone et tu ne répondais pas, mais où étais-tu donc passé?
- Oh la la trop de questions en même temps, ma chère Laurence, de répondre Marie en s'esclaffant. Viens, on va aller prendre un café au restaurant du coin et je vais tout te raconter.

- Oui certainement, laisse-moi 2 minutes pour demander à Sylvain de prendre la relève pour moi.
- Parfait, dit Marie, j'attends au restaurant d'à côté.

Marie s'installe donc à une table, et se commande un latté. Laurence arrive au même moment et se commande la même chose.

Marie débute son récit fascinant, les yeux de Laurence s'écarquillent au fur et à mesure que l'histoire se déroule.

- Alors c'est donc vrai ce qu'on dit, dit Laurence.
- Euh je pense que oui, dit Marie, sauf que je ne veux pas laisser les choses là. Je veux y retourner, et j'aimerais bien que tu viennes avec moi. Nous devons faire la lumière sur cet homme qui vit dans une autre époque, comme je t'ai mentionné il m'a semblé étrange et je suis certaine qu'il cache quelque chose.
- Laurence a les yeux qui s'écarquillent encore plus, mmmmoi ? Tu veux que j'aïlle avec ttttooi? dit-elle en bégayant avec un air apeuré.
- Oui, TOI, tu es celle qui m'a encouragée à me lancer dans cette falaise, TU dois maintenant me parler plus de ces légendes que tu as entendus au travers des conversations de tes clients.
- Nous devons aller rencontrer cet homme, qui m'a accueillie dans sa maison, et voir ce qu'il cache. Comme je t'ai mentionné les vêtements cet homme étaient trop propres pour le niveau de saleté que j'ai vu dans sa maison.
- Je dois te dire aussi que tu dois rencontrer son cheval Norbert, je n'ai jamais vu un cheval aussi immense, s'exclame-t-elle en riant aux éclats.
- Allez dit oui dit oui, s'empresse de dire Marie, et Laurence acquiesça.

Le lendemain matin, elles partent de bonne heure, leurs sacs à dos remplis de nourriture et prêtent à affronter la falaise ...

Marie retrouve immédiatement l'entrée de la falaise, tu es prête Laurence, on se lance. Et voilà que Marie se lance dans l'amas de roche la première. Dans sa descente poussiéreuse, elle arrive en bas saine et sauf, puisqu'elle sait maintenant comment passer dans cette falaise. Elle lance un cri à Laurence, allez vient, lance-toi ferme les yeux et la bouche, il y a beaucoup de poussière durant la descente. Et Laurence s'élance à son tour et se retrouve aux côtés de son amie en un rien de temps.

Les deux saines et sauvées, maintenant prêtes à affronter la situation. Marie prend les devants, et les conduits à l'extérieur et se retrouvent immédiatement en face de la maison où l'on peut apercevoir devant la maison, le même homme, vêtu de son même pantalon-bretelles avec chemise à carreaux ayant connu de meilleurs jours, mais toujours aussi propre.

- WOW je n'en crois pas mes yeux, dit Laurence.
- Attends, lui dit Marie, on doit se faufiler dans la maison et aller vers ce buffet, que je suspecte être l'endroit qui nous aidera à élucider cette situation.

L'homme quitte avec son cheval et son fusil, on assume que c'est pour aller chasser son souper ... alors c'est le temps ... vite Laurence vient on doit se dépêcher ... on a pas beaucoup de temps.

Elles sont maintenant dans la cuisine, et se dirige immédiatement vers le gros buffet, et effectivement, Marie avait vu juste, elle poussa le bouton se trouvant à l'arrière et surprise, elles découvrent trois femmes, avec le même air qu'elles.

- Oh s'écrient-elles toutes ensemble, pas le temps de comprendre ce qui se passe leur lance Marie, nous devons quitter, suivez-nous.

Marie sait comment se sauver de cet endroit rapidement, elle l'a déjà fait. Allons ne perdons pas de temps, courrons ... et les voilà gambadant dans les herbes hautes, repassant le même sentier et retrouvant le village ...

### **Suite et fin – Gisèle Bradley**

Marie ouvre les yeux, brutalement réveillée par le cauchemar. Elle rêvait à cette incroyable histoire de voyage dans le temps. Elle met un certain temps à réaliser qu'elle est toujours allongée sur le sol au creux de la falaise. Secouée par un tremblement incontrôlable, elle se sent brûlante de fièvre. Une douleur intense à la poitrine l'empêche de bouger. Pourtant, elle doit sortir de cet enfer. Elle inspecte les alentours du regard et aperçoit son sac à dos à quelques mètres d'elle. La promesse d'y trouver de l'eau et un cachet d'antidouleurs lui donne le courage de ramper jusqu'à là. Complètement déshydratée, quelques gorgées d'eau lui redonnent un peu de force. Elle s'oblige à manger une bouchée pour mieux récupérer. Après une heure d'immobilité, la douleur et la fièvre s'estompent peu à peu. Elle réussit à s'asseoir et cherche son téléphone dans son sac, mais ne le trouve pas. La nuit approche et elle se fait à l'idée qu'elle devra la passer dans ce trou. Elle enroule la couverture autour de ses épaules et ferme les yeux. Des images défilent. Les amis, la famille, le travail, tout ce qui fait partie du passé et du présent. Ce qui l'a amené à vivre cette vie de quasi réclusion. Et le futur. Y aura-t-il même un futur ? Sortira-t-elle seulement vivante de cette épreuve ? Tout de même, elle n'a pas fait tout ce chemin depuis un an pour mourir seule prisonnière d'une falaise qui lui paraissait hier si magnifique. Dans l'obscurité totale, curieusement, elle n'éprouve aucune peur. L'épuisement a raison de son inquiétude. La fièvre l'a quitté, elle ne fera pas de mauvais rêves. Demain, on verra.

Elle s'éveille en sursaut. Cette foutue douleur à la cage thoracique, probablement une côte brisée ou fêlée. Vite un autre cachet car elle ne peut pas se permettre d'être impotente aujourd'hui. Elle doit trouver un moyen de se sortir de là. Le jour s'est levé et un rayon de soleil apparaît tout à coup de nulle part. Il ne vient pas du tunnel par lequel est venu car il s'est rebouché après sa chute. Elle réussit tant bien que mal à se lever et se plante dans la trajectoire du jet de lumière. Depuis la veille, le bruit des vagues se fait constant, mais, dans la confusion, elle n'avait pas réalisé que le son provenait du fond de la grotte. Car il s'agit bien d'une grotte. Ou plutôt d'une immense galerie souterraine aux parois blanchâtres et au plafond voûté qui lui donne un air de cathédrale inachevée. N'eût-été du contexte, elle se serait presque sentie bien dans cet espace surréel. Mais l'heure est à la fuite et non à la contemplation. Au moment même où elle s'avance pour explorer les lieux, la sonnerie de son téléphone se fait entendre. Elle le devine sous l'amas de pierre qui s'est formée lors de sa dégringolade. Elle veut courir jusqu'à la source du son, mais la douleur la ralentit. Il faut le trouver avant qu'il n'arrête de sonner. Elle puise désespérément dans le peu de force qu'elle a pour creuser à mains nues dans la montagne de gravats. La tâche est ardue et le dégagement se fait un centimètre à la fois. Trop tard, de nouveau, le silence. Elle s'écroule, en sueur, et se recroqueville pour mieux absorber la souffrance physique. Des larmes lui piquent les yeux, accablée aussi par la déception d'avoir raté la chance de parler à quelqu'un qui aurait pu la sauver. C'était sûrement Laurence qui s'inquiétait de ne pas avoir de ses nouvelles. Elle se redresse et, lentement, elle se remet à dégager les pierres et la poussière de roches qui s'élève au-dessus de son téléphone. Au bout d'un moment, les ongles en sang et les mains tremblantes, elle s'arrête, pestant contre elle-même d'être incapable d'aller plus loin. Toujours ce silence, brisé par le bruit lointain des vagues. Les vagues. Elle se lève et se dirige vers le fond de la grotte d'où émergeait le rayon de soleil. Là, devant elle, un long boyau au bout duquel apparaît une ouverture sur la mer. À sa grande surprise, au pied de cette trouée dans le roc, ce n'est pas le vide mais



bien une pente douce qui semble mener vers une plage en contrebas. Elle n'ose pas y croire. La falaise qui l'avait piégé lui livre maintenant le secret pour s'en échapper. Selon sa notion du temps, même si elle ne pourra pas se mouvoir rapidement, elle peut être au village avant la nuit, pourvu qu'il n'y ait pas trop d'obstacle sur le chemin du retour.

Après avoir récupéré son sac à dos, elle revient sans plus tarder vers la sortie. La marée doit être montante car la plage a disparue. Heureusement, la trajectoire du sentier rocailleux change brusquement pour remonter vers le haut de la côte, qui, à cet endroit est moins escarpée. La douleur est omniprésente mais la seule perspective de revenir saine et sauve chez elle lui donne une force insoupçonnée. La progression est lente mais facile. Si facile, que, bientôt, Marie atteint la crête et pose le pied sur un coussin de végétation qui sent bon l'herbe mouillée. Une odeur rassurante, qui l'encourage à occulter le mal et poursuivre sa marche. Le décor lui est familier, le sentier du littoral ne doit pas être loin. En effet, en obliquant vers les terres, elle le retrouve enfin, toujours aussi étroit, mais si salubre. Au bord de l'évanouissement, son corps ne répond plus et, malgré un ultime combat intérieur pour rester debout, elle s'effondre.

Des voix, du brouillard, des formes qui bougent. Encore un rêve. Une femme l'appelle. Des mains la soulèvent. C'est peut-être la mort qui vient la chercher. Et puis, un trou noir.

Laurence s'est fait beaucoup de souci pour son amie. Elle est rassurée maintenant qu'elle l'a trouvé, bien mal en point, mais vivante. Sans nouvelles pendant deux jours, elle a tenté en vain de la joindre par téléphone. Heureusement qu'elle était passée la voir avant sa petite expédition, sinon, elle ne serait pas inquiétée outre mesure. Muée par un mauvais pressentiment, elle est partie à sa recherche avec son mari. Ils l'ont trouvé non loin de la falaise, gisant près du sentier. Hospitalisée depuis, son état s'est amélioré et la voilà maintenant qui reprend connaissance.

Les yeux ouverts, Marie voit Laurence penchée au-dessus d'elle, qui lui dit :

- Je t'ai trouvée.
- J'ai cru mourir, réussit-elle à répondre.
- C'es fini maintenant. Tu vas te reposer et je te ramène bientôt à la maison.

Marie a refermé les yeux sur ses paroles rassurantes. Quelques semaines ont passées et la voilà debout devant sa fenêtre à regarder les pêcheurs se préparer à prendre le large, comme avant. Un cauchemar revient sans cesse troublé ses nuits. Toujours le même, son corps est aspiré par un puissant tourbillon qui l'étouffe et l'entraîne dans un abîme sans fin. Il lui faudra du temps pour retourner à la falaise, mais elle ira, pour confronter ses peurs. Car, Marie l'a appris dans la jungle de la ville, il faut se battre pour survivre.

**FIN**